



HAL
open science

Nicolas Gueudeville préfacier : une appropriation des textes humanistes au début du XVIIIe siècle.

Tristan Vigliano

► **To cite this version:**

Tristan Vigliano. Nicolas Gueudeville préfacier : une appropriation des textes humanistes au début du XVIIIe siècle.. Revue française d'histoire du livre, 2016, 137, pp.171-193. halshs-01419163

HAL Id: halshs-01419163

<https://shs.hal.science/halshs-01419163>

Submitted on 18 Dec 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Nicolas Gueudeville préfacier :
une appropriation des textes humanistes au début du XVIII^e siècle¹**

TRISTAN VIGLIANO, IHRIM (LYON II)

Les bibliophiles connaissent surtout Nicolas Gueudeville pour sa traduction de l'*Éloge de la folie*. Publiée pour la première fois en 1713², elle est vingt et une fois rééditée jusqu'en 1777 et donne à cet ouvrage le titre qui lui est resté en français. L'imprimeur François L'Honoré la remanie en 1728, afin qu'elle satisfasse mieux au goût du jour, mais il s'empresse de préciser que ces remaniements sont circonscrits. Et pour cause : « c'est Mr. Gueudeville que le public demande³ ». Le succès de cette traduction n'a pourtant pas fait la fortune de son auteur et son nom est aujourd'hui bien oublié du grand public, auquel il s'adressait plus volontiers qu'aux savants de profession. Son biographe Aubrey Rosenberg doit d'ailleurs convenir que bien des informations importantes nous manquent sur l'existence de Gueudeville⁴, dont la date exacte de sa mort, vers 1721 ou 1722.

On sait en revanche qu'il entre en 1671, à dix-neuf ans, chez les Bénédictins. Malheureux dans les ordres, il est secrètement gagné au calvinisme par l'une de ses connaissances. En 1689, on le retrouve en Hollande. Il y fréquente Pierre Bayle jusqu'à la mort de ce dernier, qui le tient en estime. Son activité littéraire ne commence qu'en 1699, quand paraît le premier numéro d'un périodique intitulé *L'Esprit des cours de l'Europe*. Pendant une dizaine d'années, ce mensuel chronique l'activité littéraire et politique, en s'attaquant de préférence à deux cibles : Louis XIV et l'Église catholique⁵. Mais c'est par la critique du *Télémaque* de Fénelon que Gueudeville se fait une réputation, entre 1700 et 1702⁶. D'un point de vue littéraire, il raisonne en Moderne, raillant avec une facétieuse intransigeance les invraisemblances dans lesquelles est tombé l'évêque de Cambrai, mais aussi le manque

¹ Pour citer cet article, on voudra bien se reporter à : T. Vigliano, « Nicolas Gueudeville préfacier : une appropriation des textes humanistes au début du XVIII^e siècle », *Revue française d'histoire du livre*, n° 137 (2016), p. 171-193.

² Érasme, *Éloge de la folie*, Leyde, Pierre Van der Aa, 1713 (tous les titres présentés ici sont récapitulés à la fin de l'article). Édition ci-dessous désignée : *Éloge de la Folie*.

³ Érasme, *Éloge de la folie*, Amsterdam, François L'Honoré, 1728, f. *3 v^o.

⁴ A. Rosenberg, *Nicolas Gueudeville and His Work (1652-172?)*, La Haye / Boston / Londres, Martinus Nijhoff, 1982, p. 3 (cité ci-dessous : *Nicolas Gueudeville and His Work*). La présentation biographique succincte qui suit est tirée du même ouvrage (p. 3-10). Voir également, du même auteur, la notice « Gueudeville » du *Dictionnaire des journalistes*, Jean Sgard dir., 2011 (en ligne : <http://dictionnaire-journalistes.gazettes18e.fr>).

⁵ Voir Myriam Yardeni, *Enquête sur la « nation France », de la Renaissance aux Lumières*, Seyssel, Champ Vallon, 2004 (ci-dessous désigné : *Enquête sur la « nation France »*), notamment p. 221-224 et p. 231-235.

⁶ La liste des éditions est procurée aux pages 147-163 de *Nicolas Gueudeville and His Work*. La première est la *Critique générale des aventures de Télémaque*, A Cologne, Chez les Heritiers de Pierre Marteau, 1700.

d'adaptation de son ouvrage aux lois du genre romanesque, ainsi qu'à la langue et au temps dans lesquels il écrit⁷. D'un point de vue politique, tout en approuvant ce qu'il ressent comme une satire voilée de Louis XIV et de sa cour, il déplore l'optimisme excessif de Fénelon et son incapacité à voir les vices inhérents à toute forme d'absolutisme.

En 1709, Gueudeville publie la seule de ses œuvres qui soit une création à proprement parler : des *Dialogues des morts d'un tour nouveau*, inspirés de Lucien et de Fontenelle⁸. Mais il vit avec difficulté de sa plume, et c'est probablement pourquoi il se lance, à partir de 1713, dans une carrière de traducteur. Outre l'*Éloge de la folie*, il traduit l'*Utopie* de Thomas More (1715)⁹. En 1719 paraissent les *Comédies* de Plaute, la seule de ses traductions qui ne concerne pas la Renaissance¹⁰. En 1720, les *Colloques* d'Érasme¹¹, puis des publications posthumes : en 1726, trois déclamations de l'humaniste Henri Corneille Agrippa : *De nobilitate et præcellentia fæmini sexus*, *De sacramento matrimonii*, et *De incertitudine et vanitate scientiarum et artium*¹². En 1728, un *Éloge de la fièvre quarte*, opuscule de l'obscur médecin érasmien Gulielmus Insulanus Menapius, ou Wilhelm von Grevenbroich¹³, publié avec un *Éloge de la goutte*, composé par un certain Étienne Coulet qui pourrait bien être un prêtre-nom de Gueudeville lui-même¹⁴. Toutes ces traductions manifestent chez lui un intérêt pour le XVI^e siècle dont témoigne également le troisième de ses *Dialogues des morts*, où figurent Agrippa et Apulée¹⁵.

Aubrey Rosenberg¹⁶ et, dernièrement, Paul Smith¹⁷ ont examiné le style de Gueudeville traducteur et ses principales caractéristiques : amplification, modernisation, oralisation. En règle générale, la traduction est deux fois plus longue que l'original, les ajouts consistant essentiellement en traits d'humour et plaisanteries qui accentuent le badinage, à destination

⁷ Voir Camille Guyon-Lecoq, « Homère est dans les détails ou *Critique générale des Aventures de Télémaque* par Nicolas Gueudeville, microlecteur et lecteur moderne », dans *Le Parti pris du détail*, Marine Ricord dir., *Études romanesques*, n° 7, Paris-Caen, Lettres Modernes Minard, 2002, p. 37-48.

⁸ Gueudeville, *Dialogues des morts*, La Haye, Johnson, 1709. Édition ci-dessous désignée *Dialogues des morts*.

⁹ *L'Utopie de Thomas Morus*, La Haye, Van der Aa, 1715. Édition ci-dessous désignée *Utopie*.

¹⁰ *Les comédies de Plaute*, 10 volumes, Leyde, Van der Aa, 1719.

¹¹ *Les Colloques d'Érasme*, 6 volumes, Leyde, Van der Aa, 1720. Édition ci-dessous désignée *Colloques*.

¹² Henri Corneille Agrippa de Nettesheim, *Sur la noblesse et excellence du Sexe Féminin, de sa Préeminence sur l'autre sexe, et du Sacrement du Mariage. Avec le Traitté sur l'incertitude, aussi bien que la vanité des Sciences et des Arts*, 2 tomes, Leyde, Theodore Haak, 1726. Édition ci-dessous désignée « œuvres d'Agrippa ».

¹³ Sur la première édition, publiée à Leyde par Théodore Haak, voir p. 268, note 48 de *Nicolas Gueudeville and His Work*. Nous avons consulté la réédition de 1743 : Gulielmus Insulanus Menapius, *Le febricitant philosophe : ou l'Eloge de la Fièvre-quarte*, La Haye et Francfort-sur-le-Main, Aux depens de la Compagnie. Édition ci-dessous désignée *Éloge de la fièvre quarte*.

¹⁴ *Nicolas Gueudeville and His Work*, p. 134-136.

¹⁵ *Dialogues des morts*, p. 123-174.

¹⁶ *Nicolas Gueudeville and His Work*, chap. VII, p. 98-122.

¹⁷ P. Smith, « Les traductions françaises de l'*Éloge de la folie* du XVI^e au XVIII^e siècle », dans *Érasme et la France*, Blandine Perona et T. Vigliano dir., Paris, Classiques Garnier, à paraître.

d'un lectorat populaire qui ne lit pas forcément le latin. Des allusions à l'actualité sont semées çà et là : le traducteur n'oublie pas qu'il est aussi journaliste, et il resterait sans doute des trouvailles à faire si l'on voulait scruter de manière plus exacte la portée politique de certains choix. La modernisation tient en outre à l'emploi d'un vocabulaire en vogue, ainsi qu'à l'invention de plaisants néologismes. L'insertion de tournures orales telles que des interrogatives prenant à partie le lecteur procède enfin d'une attention particulière de Gueudeville au genre des textes qu'il traduit. Il est ainsi sensible à la théâtralité qu'impliquent les déclamations. De même, dès la préface de ses *Colloques*, il colloque en compagnie de ses lecteurs : « Voulez vous bien que nous approfondissions un peu la Matière¹⁸ ? »

Ce sont les préfaces de ses traductions qu'on va examiner ici. On mettra d'abord en évidence, parmi des procédés publicitaires plus convenus, une posture d'auteur paradoxale. Puis on dégagera une poétique de la convenance, entre écriture imitative et infidèle fidélité à l'esprit de la Renaissance. On montrera enfin que cette poétique coïncide avec une conception de l'humanisme assez originale, elle-même sans doute liée au geste d'appropriation qui est celui du traducteur.

*

* *

Les préfaces de Gueudeville ont pour objet, certes attendu, de justifier les libertés prises par le traducteur avec le texte original. Cette justification intervient toujours en dernier lieu, selon un schéma quelque peu répétitif puisqu'il apparaît dès l'*Éloge de la folie* et qu'il est immuablement repris jusqu'à l'*Éloge de la fièvre quarte*. Les raisons alléguées par Gueudeville en faveur de ses traductions ont été soigneusement relevées par Aubrey Rosenberg. Elles se ramènent toutes, peu ou prou, à celle-ci : « [...] j'ai suivi le chemin du milieu, c'est-à-dire, autant que je m'y conois, le plus raisonnable, ne m'étant pas borné scrupuleusement à l'idée de mon Auteur, mais aussi n'ayant rien ajouté que de conforme à son sens¹⁹. » Gueudeville revendique une infidèle fidélité, dont nous montrerons qu'elle détermine de façon plus générale son appropriation des textes renaissants.

L'autre but poursuivi dans ces préfaces n'est pas moins attendu : faire valoir l'intérêt de l'ouvrage traduit. Lorsque la circonstance s'y prête, Gueudeville se livre à l'éloge de l'auteur, parfois d'après des thèmes en eux-mêmes peu originaux, comme celui de l'*utile dulci* : « ERASME, est le grand *Erasme* dans toutes les Productions de sa Plume : par tout la même

¹⁸ Préface aux *Colloques*, t. I, f. **2 r^o.

¹⁹ Préface à l'*Éloge de la folie*, f. [*11] v^o – [*12] r^o.

Supériorité de Génie ; par tout cet utile et agréable mélange de solide et d'énjouement »²⁰. La curiosité du lecteur peut aussi être excitée par le rappel du succès qu'a connu l'œuvre traduite dans les librairies. Mais l'argument fait quelquefois l'objet de raffinements qui ne sont pas sans habileté :

Entre les premières Editions [des *Colloques*], on en fit une à Paris, de vingt quatre mille Exemplaires, dont il ne demeura pas un seul. Il est vrai que le Libraire aiant, par une ruse de Commerce, repandu sourdement le bruit, que ce Livre seroit defendu, la crainte qu'on en eût fit que chacun voulut s'en pourvoir de bonne heure. Ce grand debit fut cause que *Bedda*, Ennemi déclaré d'*Erasmus*, sollicita l'Interdiction des *Colloques* et l'obtint, ce qui, probablement redoubla pour le Libraire, le Fruit de sa Prophetie interessée²¹.

Il est intéressant que Gueudeville suive ici de près l'article « Érasme » du *Dictionnaire* de Pierre Bayle²² et qu'il lui donne pourtant une nouvelle saveur, en reprenant à son compte la ruse du libraire au moment même où il paraît, par ironie, la démasquer.

Un autre procédé publicitaire consiste à mettre en évidence l'étrangeté de l'œuvre ou l'originalité de l'auteur, en particulier au commencement de la préface, en dégagant les paradoxes constitutifs des ouvrages qu'il traduit. La préface au *De incertitudine* est, à cet égard, caractéristique. Rappelons qu'Agrippa attaque les unes après les autres les différentes disciplines du savoir universel :

si mon Auteur est de bonne foi, s'il escrivoit par persuasion ; et si, sur quoi j'aurois bien de la peine à décider, son ouvrage n'est point un jeu d'esprit, de deux choses l'une ; ou il a été long temps dans l'erreur, ou il pratiquoit bien mal ce qu'il conseilloit aux autres ; nous voïons dans son livre un homme, qui avoit été affamé d'erudition, qui avoit voulu tout savoir, et qui avoit étudié à fond les sciences les plus difficiles, les Arts les plus misterieux, et les plus cachez. Ainsi, en voïant Agrippa déclamer, invectiver contre les Disciplines, en montrer la sotise, et la vanité, vous reconnoissez avec plaisir, qu'il étoit peut-être le plus savant de son siècle ; ou que du moins peu l'égalioient pour l'étendüe, et pour la diversité de l'erudition²³.

Le sel de ce brûlot anti-intellectualiste serait d'avoir été rédigé par un intellectuel de premier plan, et c'est ce qui en fait le paradoxe.

Or, il est remarquable que Gueudeville prenne parti contre l'auteur qu'il traduit. Certaines de ses remarques de style pourraient d'abord passer pour maladroitement ou contradictoires avec l'éloge prononcé par ailleurs. « Si on trouve dans mon stile une trop grande abondance de mots, on doit me le pardonner : je me suis accommodé en cela à la

²⁰ Préface aux *Colloques*, t. I, f. **1 r^o.

²¹ Préface aux *Colloques*, t. I, f. **6 v^o – 7 v^o.

²² Pierre Bayle, *Dictionnaire historique et critique*, « Érasme », t. II, rem. Q.

²³ Gueudeville, préface aux œuvres d'Agrippa, t. 1, f. * 4 r^o.

diction de mon Auteur²⁴ », écrit-il par exemple à propos de l'*Éloge de la folie*. De même pour les *Colloques* : « si on y trouve trop de Sereux, ce n'est pas ma faute ; il faut s'en prendre à l'Original ou, pour mieux dire, à plusieurs des Sujets dont il est composé²⁵ ». Gueudeville précise ensuite avoir rejeté vers la fin certains dialogues, considérés comme des « Morceaux moins interessans²⁶ ». Le latin de More est jugé, quant à lui, « rien moins que Ciceronien » et a « coûté beaucoup de peine et de travail²⁷ » au traducteur. Dans la même veine, mais sur le fond, Gueudeville ne dissimule pas son hostilité à la thèse du *De incertitudine* : « Pour peu qu'on réfléchisse sur la plûpart de ces Disciplines, que mon Auteur voudroit faire passer pour un vain, et pernicieux amusement, la Raison se soulève : et il est difficile de ne point aller jusqu'à l'indignation²⁸ ». Il critique encore le « sophisme pitoïable²⁹ » visant à démontrer la supériorité du sexe féminin, dans le *De nobilitate*. L'*Éloge de la fièvre quarte* est enfin présenté comme un « Soporatif » sans esprit, abusant de la rhétorique sur un sujet désagréable³⁰. Aussi Gueudeville annonce-t-il qu'il a résolu de se « vanger³¹ » de Menapius ou encore qu'il « plaisante » Agrippa et fait « de [s]on mieux pour le tourner en ridicule³² ».

Cette posture d'esprit critique que se construit ainsi Gueudeville peut en soi susciter la curiosité : il n'est pas impossible qu'on ait aussi acheté ses traductions pour leurs préfaces paradoxales. Elle fait du traducteur une figure auctoriale, et le titre qu'il se donne ici n'est pas choisi au hasard : « peut être me trouvera-t-on quelque fois trop libre dans les idées, et dans les expressions : mais outre qu'un *Ecrivain* doit, autant que cela se peut, se conformer à tous les goûts, ce n'est au fond qu'un badinage de plume³³ ». Parce qu'un « *Ecrivain* » en traduit ici un autre, il est à même de prononcer des jugements à son sujet. Dans le même sens, le retour insistant de la première personne du singulier amène aussi Gueudeville à ne pas taire d'éventuelles dissensions avec ses libraires, comme au sujet des *Colloques*, que Gueudeville n'aurait pas publiés intégralement. Manifestement, l'humanisme l'intéresse davantage par les idées qu'il véhicule que par ses préoccupations pédagogiques :

Je pretendois bien omettre et laisser-là, tant ce qui concerne l'Instruction Latine, et la Civilité des Enfans, ce qu'on nomme *Puerilia*, que quelques Dialogues ou *Entretiens* qui n'ont pas de Grace en nôtre Langue. Mais le Libraire aiant souhaité une Traduction

²⁴ Gueudeville, préface à l'*Éloge de la folie*, f. [*12] r^o.

²⁵ Gueudeville, préface aux *Colloques*, t. I, f. **7 v^o.

²⁶ *Ibid.*

²⁷ Gueudeville, préface à l'*Utopie*, p. XVI.

²⁸ Gueudeville, préface aux œuvres d'Agrippa, t. I, f. *2 r^o.

²⁹ *Ibid.*, f. *6 r^o.

³⁰ Gueudeville, préface à l'*Éloge de la fièvre quarte*, p. 3 et 10-11.

³¹ *Ibid.*, p. 11.

³² Gueudeville, préface aux œuvres d'Agrippa, t. 1, f. *4 v^o – *5 r^o.

³³ *Ibid.*, f. *5 r^o-v^o (souligné par nous).

complete ; et connoissant d'ailleurs son grand zèle pour contenter les differens goûts du Public, je n'ai pas pu me dispenser de remplir son intention³⁴.

On croit aussi comprendre que le programme iconographique choisi pour l'*Utopie* n'est pas de son fait :

Comme les Figures sont à la mode ; et qu'elles font plaisir à un certain genre de Lecteurs, l'Imprimeur qui n'épargne rien pour ses Impressions ; et dont le principal but est de se conformer au goût du Public, a eu soin d'en embellir son Utopie³⁵.

La dissension est d'ailleurs double, puisque Gueudeville n'hésite pas non plus à se démarquer, dans chaque cas, d'une partie au moins de son public.

Cette affectation de libre jugement annonce les libertés prises avec le texte original dans la traduction et revêt même une dimension politique. Les arts et les sciences peuvent être, pour Gueudeville, des instruments de domination : une de ses cibles favorites est, pour cette raison, l'Académie française³⁶. La même critique contre le monde savant se fait entendre dans les *Voyages* de La Hontan, dont la pensée est suffisamment proche de la sienne pour que ses contemporains les aient crus de sa plume. Les Indiens du Canada, y apprend-on, « se moquent des sciences et des arts, [et] se raillent de la grande subordination qu'ils remarquent parmi nous³⁷ ». Malgré les distances que prend Gueudeville avec le *De incertitudine* et que l'ambition scientifique du baylisme explique très bien, on ne peut s'empêcher de penser qu'il se sert d'Agrippa pour développer chez ses lecteurs un état d'esprit analogue à celui de ces sauvages. Or, si ses préfaces sont anodines en apparence – sauf celle de l'*Utopie* –, elles laissent deviner un rapport bien précis à la République des Lettres, dans lequel se dit aussi une certaine conception critique de la chose publique.

La posture de liberté adoptée par Gueudeville procède encore d'une poétique de la convenance qui engage directement sa lecture des textes renaissants. Par convenance, on entend ici une double adaptation du discours : aux circonstances dans lesquelles il est composé ou prononcé et à la matière sur laquelle il porte. La première implique une modernisation linguistique et stylistique qui ne concerne pas seulement les traductions. L'*Éloge de la fièvre quarte* comporte une longue citation de Montaigne, extraite de l'*Apologie de Raymond Sebond* et présentée entre guillemets. Montaigne n'est pas nommé, mais c'est

³⁴ Gueudeville, préface aux *Colloques*, t. 1, f. ** 7 v^o.

³⁵ Gueudeville, préface à l'*Utopie*, p. XVI.

³⁶ M. Yardeni, *Enquête sur la « nation France »* p. 231 et p. 233-234.

³⁷ La Hontan, *Memoires de l'Amérique septentrionale, ou La Suite des Voyages de Mr. le Baron de La Hontan*, Amsterdam, Jonas L'Honoré, 1705, t. II, p. 100 (également cité par J. Israel, *Les Lumières radicales : la philosophie, Spinoza et la naissance de la modernité, 1650-1750*, trad. Pauline Hugues et Charlotte Nordmann, Paris, Éditions Amsterdam, 2005, p. 645).

habituel chez Gueudeville, qui en fait autant quand il emprunte des pages entières à Pierre Bayle. Or, quelques lignes suffisent à comprendre comment il modifie le texte original :

Texte de Montaigne

[ne recevoir ni approuver rien, que par la voie de la raison], c'est leur touche à toutes sortes d'essais. Mais certes c'est une touche pleine de fausseté, d'erreur, de faiblesse, et défaillance. Par où la voulons-nous mieux éprouver, que par elle-même ? S'il ne la faut croire parlant de soi, à peine sera elle propre à juger des choses étrangères : si elle connaît quelque chose, au moins sera-ce son être et son domicile. Elle est en l'âme, et partie, ou effet d'icelle : Car la vraie raison et essentielle, de qui nous dérobons le nom à fausses enseignes, elle loge dans le sein de Dieu [...]³⁸

Citation chez Gueudeville

Les Philosophes allèguent la *Raison* par tout ; c'est leur touche à toutes sortes d'Essais : mais certes c'est une touche pleine de fausseté, d'erreur, de foiblesse et de faillance : par ou la voulons nous mieux éprouver que par elle-même cette Raison ? Si on ne peut pas la croire quand elle parle de soi ? à peine sera-t-elle propre à juger des choses estrangeres : si la *Raison* conoit quelque chose, au moins sera-ce son Etre et son Domicile : elle est en l'Ame, dit la Vénérable et soürcilleuse Philosophie : mais, avec votre permission, Seigneur le bien persuadé, Ah que j'envie vôtre fort ! Comment ne vous en deplaise ! cette belle et Angelique *Raison* demeure-t-elle dans l'Ame ? Où est donc son Apartement ? belle demande ! Il est dans le Cerveau, et les yeux en sont les grandes ou petites Croisées. Laissons là le badinage. Les Philosophes vous disent d'un air *barbonnique* : la Raison est dans l'Ame, ou comme *Partie*, ou comme *Effet*. Cela est bien tôt dit, Grans Docteurs ! Mais de quelle Ame parlez vous ? Car la vraie, l'essentielle *Raison*, de qui nous dérobons le nom, à fausses enseignes, elle Loge dans le Sein de Dieu [...]³⁹

Ces modifications sont exactement analogues à celles que Gueudeville opère dans ses traductions : dilatation du simple au double, insertion de tournures orales, élucidation paraphrastique de certains termes et insistance sur des éléments centraux dans le débat intellectuel du temps, comme la Raison, qui n'est plus une simple faculté, mais paraît érigée en principe. Ces modifications sont adaptées au public contemporain, mais aussi à l'énonciateur et à la matière de son discours, les deux convenances marchant de pair. Gueudeville, quelques pages plus loin, se figure en effet en écrivain ayant eu peine à maîtriser son propos : « *La Bizarerie Humaine* m'a emporté bien loin ; et quand j'ai pris la plume, je ne pensois guère à ce Préambule. Une autre fois je serai, plus sur mes gardes contre le débordement, contre l'impétuosité de mon Imagination : mais il est grand tems de venir au

³⁸ Montaigne, *Essais*, II, XII, éd. par Denis Bjaï et alii, Paris, La Pochothèque, 2001, p. 843.

³⁹ Préface à l'*Éloge de la fièvre quarte*, p. 5-6.

Fait⁴⁰. » Les modifications apportées à l'essai de Montaigne semblent particulièrement propres à dire un tel débordement.

Gueudeville n'en est pas moins frappé, dans les textes de la Renaissance, par le goût du paradoxe. Sa fidélité au « sens » de ces textes consiste à s'approprier ce paradoxe et à trouver une écriture qui lui convienne : d'où résultent les libertés, pour le moins surprenantes, qu'il s'arroge souvent dans ses préfaces. Le modèle sous-jacent de cette appropriation est d'abord érasmien, ce qui est particulièrement sensible dans les extraits de la préface à la *Fièvre quarte* que l'on vient de citer : cet énonciateur déraisonnable qui raisonne contre la Raison n'est pas sans faire penser à Folie faisant l'éloge des fous. Gueudeville exploite visiblement un filon, comme le confirme ce qu'il dit de ses *Colloques* : « J'y ai donné, autant que la Matière le permettoit, le même tour qu'à l'ELOGE DE LA FOLIE ; et comme cette dernière Traduction n'a pas été mal reçue, j'ai quelque sujet d'espérer que celle-ci ne déplaira point⁴¹. »

Mais un autre écrivain semble présent en arrière-plan. Dans la même préface, adressée au « Lecteur Censurant », on ne peut s'empêcher de songer à Rabelais : « De quel droit m'ingèrai je d'interrompre vos occupations, ou vos plaisirs ; et cela pour vous faire present, à vos dépens d'un *Soporatif*, et pour vous faire bâiller à bouche ouverte⁴² ». Ce préfacier qui vend de la camelote sans guère s'en cacher et installe, pour sourire, un rapport agonistique avec son lecteur a des airs de ressemblance avec Alcofribas Nasier. Son « soporatif », mot rare, paraît avoir des vertus médicinales qui ne seraient pas sans résonances rabelaisiennes. Et les bouches ouvertes que ses bâillements suscitent ressemblent assez à celles des humains altérés par la naissance de Pantagruel⁴³.

C'est un point qui ne paraît pas avoir été remarqué : il y a beaucoup de Rabelais, à notre avis, dans l'irrévérence affichée par Gueudeville à l'égard de ses lecteurs comme des œuvres qu'il traduit. On aura peut-être été frappé que Gueudeville prétende « plaisante[r] » Henri Corneille Agrippa et « le tourner en ridicule ». Il suffit de voir comment sont traduites les toutes premières lignes de l'épître dédicatoire d'Agrippa à Agostino Fornari :

Cogitanti mihi integerrime Augustine (qui bene merendi studio me tibi perpetuo debendæ gratiæ reum effecisti) quo cultu, qua veneratione, quo pignore, quæ ingenii industria tibi hanc animi mei obseruantiam testarer, Animus erat te pulchro aliquo et

Sans prétendre blesser vôtre Modestie, je debute par vous declarer que vous êtes un parfaitement honnête homme ; et ensuite je viens au fait. Comblé de ces bontez qui me rendent toujours insolvable à vôtre égard, j'ai cherché dans ma tête les moïens de vous

⁴⁰ *Ibid.*, p. 8.

⁴¹ Préface aux *Colloques*, t. 1, f. **7 r^o-v^o.

⁴² Préface à l'Éloge de la fièvre quarte, p. 3-4.

⁴³ Rabelais, *Pantagruel*, II, dans *Œuvres complètes*, éd. Mireille Huchon, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1995, p. 223.

*magno (quando tu pulcherrimis maximisque dignissimus) munere adornare, etc.*⁴⁴

marquer ma reconnaissance. J'ai examiné par quels services, par quelle veneration, par quel gage, par quelle industrie du mon [*sic*], je pourrois vous faire conoître surement combien je vous suis devoüé.

Mon premier dessein étoit de vous offrir quelque beau et grand present [...]⁴⁵

La traduction de la première phrase produit un effet d'emblée comique, par le verbe de déclaration qui en fait ressortir la verbosité, et par un raccourci (ajouté par Gueudeville) tellement abrupt qu'il met en relief le caractère outré et mécanique de l'hyperbole flatteuse : Agrippa est ainsi tourné en ridicule.

Il en va de même dans la traduction de sa préface au lecteur. Agrippa déclare s'attendre à ce que son propos lui vaille des ennemis de toutes parts : tous les savants prendront les armes contre lui pour défendre la dignité bafouée de leurs disciplines respectives. Gueudeville en profite pour ajouter des considérations sur la gloire :

Mais aussi vous ne sauriez en disconvenir, Ami Lecteur, si par une reüssite des plus glorieuses, je mets par terre cette foule prodigieuse d'Ennemis, le nom d'Agrippa ne deviendrait-il pas aussi fameux, que dis-je ? Ne serat-il pas infiniment plus célèbre, que si j'avois assomé d'un coup de massue le Lion de Némée [...] Oui, sans doute, je prétens meriter tout au moins la même gloire⁴⁶.

La figure ainsi construite est celle du soldat fanfaron, ce capitaine auquel la traduction de l'épître à Fornari nous renvoie encore : Agrippa s'y décrit en « Capitaine » ou « Capitaine et [...] Guide⁴⁷ », quand le texte latin ne porte que *dux*⁴⁸. Or, une autre figure se superpose à celle-ci, très proche de celle que nous avons mise au jour dans la préface à l'*Éloge de la fièvre quarte*. Au terme du premier chapitre, qui porte sur les sciences en général, on lit ceci, qui est évidemment un ajout de Gueudeville : « Voilà, Messieurs, ce que j'avois dans mon docte sac sur les sciences en general ; venons à présent au detail, et preparez vous à de belles choses⁴⁹ ». De même, quelques pages plus loin, après un développement sur la grammaire qui, de fait, peut sembler un peu plat : « Jugez si jamais declamateur a parlé plus doctement, ni avec une

⁴⁴ Henri Corneille Agrippa, *De incertitudine et vanitate scientiarum et artium, atque excellentia Verbi Dei, declamatio*, Paris, Gérard Morrhy et Jean Pierre, 1531, f. A II r^o. La première édition est publiée à Anvers par Joannes Grapheus.

⁴⁵ Gueudeville, *De l'incertitude* [...], dans les œuvres d'Agrippa, t. I, p. 1.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 8-9.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 4-5.

⁴⁸ « *magnanimum ducem* », « *ducem me prebeam* » (Agrippa, *De incertitudine...*, éd. citée, f. A II v^o et III r^o). Dans l'original, c'est plutôt l'insistance d'Agrippa sur sa propre magnanimité (« *magnitudinem animi* », « *magnanimum ducem* », f. A ii v^o) qui semble affectée d'ironie.

⁴⁹ Gueudeville, *De l'incertitude* [...], dans les œuvres d'Agrippa, t. I, p. 227.

plus profonde erudition⁵⁰ ». Agrippa ne fait pas entendre sa voix propre, mais celle d'un personnage qui porterait pour rire le nom d'Auteur. À la figure du capitain se superpose ainsi celle d'un nouvel Alcofribas. L'ajout d'une apostrophe telle que « Lecteur *Benevole*⁵¹ » est également révélateur : le mot ne sera attesté par le dictionnaire de l'Académie qu'en 1762 comme ne se disant « qu'en badinant ». Il renvoie certainement à l'hypotexte rabelaisien, parfaitement compatible avec un hypotexte érasmien, puisque les prologues de Rabelais sont profondément inspirés par le dispositif énonciatif très ingénieux inventé par Érasme dans l'*Éloge de la folie* : un pédant vaniteux traite ici des vanités du savoir, comme Folie des vices qui la caractérisent. Il faut ainsi relever chez Gueudeville une écriture mimétique, qui soutend à la fois ses traductions et ses préfaces. Comme traducteur, il rend volontairement les œuvres du XVI^e siècle conformes à l'image que ses contemporains et lui-même se font de cette époque : ses versions sont en quelque sorte le pastiche d'autres textes renaissants, de langue française ou latine. Comme préfacier, il recherche une continuité, là encore pasticheuse, entre le seuil et l'œuvre proprement dite.

Finalement, c'est par fidélité que Gueudeville est infidèle aux textes du XVI^e siècle qu'il traduit, ce qui en éclaire parfois la signification, même si elle leur enlève une certaine qualité suggestive. La critique a peu exploré les similitudes et différences entre le *De incertitudine* d'Agrippa et l'*Examen vanitatis doctrinae gentium* de Jean-François Pic de la Mirandole. Ce dernier ouvrage, publié en 1520, est une attaque en règle contre les savoirs profanes et notamment contre la scolastique aristotélicienne ; l'auteur y emprunte les arguments sceptiques de Pyrrhon dans ses *Hypotyposes*. Par son argument et sa dimension, ce texte évoque nécessairement le *De incertitudine*, publié quelques années plus tard. Or, la préface belliqueuse d'Agrippa, prêt à affronter l'assaut des savants en tous genres, donne l'impression de développer un très court passage d'une épître à l'humaniste Jacques Lefèvre d'Étaples, que Pic de la Mirandole ajoute à son *Examen* :

Je ne doute pas, très docte Lefèvre, que si je mets par écrit tout ce que j'ai conçu sur la vanité des doctrines païennes, beaucoup me calomnieront au lieu de me remercier [...]. Mais c'est que l'amour de la vérité a prévalu en moi sur la crainte de la calomnie⁵².

⁵⁰ *Ibid.*, p. 237-238.

⁵¹ *Ibid.*, p. 20 (le mot est en italiques dans le texte).

⁵² « *Nec eram animi dubius, Faber doctissime, si quid de vanitate doctrinae gentium concepissem, ea ipse litteris mandarem, calumniam me pro gratia apud multos habituros [...] Sed apud me sane plus potuit veritatis amor, quam timor calumniae* » (Jean-François Pic de la Mirandole, *Examen vanitatis doctrinae gentium*, Mirandole, Giovanni Mazzochi, 1520, f. CCVI r^o).

Peu importe si Agrippa, lui-même ami de Lefèvre d'Étaples, connaît ces lignes ou non. L'intéressant est que sa préface amplifie sur deux pleins feuillets⁵³ un thème qui, sous la plume de Pic, tient en deux phrases assez sobres. Le contraste est frappant et tend à accréditer l'hypothèse selon laquelle cette préface recherche une forme d'outrance fanfaronne, qui participerait bel et bien d'un jeu déclamatoire. Gueudeville est infidèle au texte, puisqu'il en supprime l'ambiguïté : Agrippa affirme que le propre de la déclamation est de mêler le vrai, le faux et le neutre, c'est-à-dire ce qui ne peut être clairement désigné ni comme vrai ni comme faux ; sa préface relève sans doute de ce dernier cas de figure. Mais tout en affectant de prendre le contrepied de l'humaniste, Gueudeville donne un commentaire intéressant et probablement fondé de ce passage. Il n'en contredit pas le sens : il le souligne au contraire, au risque certes de lui faire perdre de sa subtilité.

Ailleurs, les choix du traducteur sembleraient ne pas être justifiables au regard de l'ouvrage qu'il traduit. Le comble est atteint au sujet de la *Fièvre quarte*. La déception de Gueudeville, qui s'attendait à un « jeu d'esprit⁵⁴ », le conduit à rendre plaisant un opuscule qui ne l'est pas et par conséquent à en inverser la signification : la page de titre renomme d'ailleurs cet opuscule, devenu *Le febricitant philosophe*, et le présente comme « très-sérieux-comique ». Mais cette inversion est tout à fait explicable et même inattaquable :

Au lieu de trouver un Rieur divertissant, et propre à echauffer, par d'agreables et fines saillies, l'imagination d'un Traducteur, je trouve, au contraire, un Medecin qui prêche l'excellence, les prerogatives de la Fièvre quarte, qui les prêche, dis-je avec toute la gravité annexée au Doctorat. Un serieux, si à contre temps, ne me detourna point de mon dessein ; mais je me résolus de me vanger, à la fois, et de mon étourderie, et de Guillaume Ménape, qui, par parenthèse, n'est pas conu de tous les Savans⁵⁵.

On aura remarqué chez lui la rémanence d'une critique contre les pédants qui est sans doute liée à son anti-intellectualisme, lui-même indissociable de son anti-absolutisme. Mais le défaut de Menapius est surtout d'avoir écrit « à contre temps » : autrement dit d'avoir enfreint la loi du *decorum*, qui veut qu'un sujet plaisant soit traité sur le mode de la plaisanterie. La vengeance de Gueudeville, au contraire, est trop inattendue pour ne pas être amusante : si inconvenante qu'elle puisse paraître, elle respecte les lois de la convenance car le sujet voulait qu'on rie (et avec l'*Éloge de la goutte*, composé dans ce dessein, on rira en effet). Mieux encore, son apparente inconvenance convient fort bien à Menapius : il a enfreint l'esprit du sujet qu'il traitait ; son traducteur l'imita, en enfreignant le sens de son ouvrage. La poétique

⁵³ Agrippa, *De incertitudine* [...], f. 9 r^o – 10 v^o.

⁵⁴ Préface à l'*Éloge de la fièvre quarte*, p. 10.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 11.

de la convenance, l'écriture imitative et l'infidèle fidélité sont donc trois caractéristiques des traductions et des préfaces gueudevilliennes qui ne souffrent pas la moindre exception.

S'il fallait isoler un cas particulier, il se trouverait plutôt dans la préface à l'*Utopie*, où l'écriture imitative ne repose pas sur la recherche du paradoxe. L'affirmation de l'identité auctoriale de Gueudeville y passe, au contraire, par une adhésion totale à l'œuvre de Thomas More. Le nom de ce dernier n'apparaît à dessein qu'au bout de plusieurs pages⁵⁶, si bien que le début de la préface donne l'impression d'être composé par More lui-même : « J'offre à ceux qui voudront me faire l'honneur de me lire ; je leur présente la République du Monde la plus florissante⁵⁷ ». D'autres passages laisseraient même accroire que c'est un Utopien qui parle : « Il est impossible que notre République Insulaire soit sujette à ce grand inconvénient⁵⁸ » que serait la présence de nombreux pauvres. Le traducteur semble ainsi s'approprier l'œuvre et s'identifier à la fiction qu'elle présente.

Cette identification prépare un effet déceptif qui donne à sentir le caractère inadmissible de la réalité politique et sociale du temps : « Quel dommage que nous soions si éloignés de ce Païs-là du vrai bonheur et de la félicité ». Elle sert par conséquent la critique de Gueudeville, dont les prises de position s'expriment ici en termes particulièrement nets, alors qu'elles restent dissimulées dans ses autres préfaces :

La Propriété, l'Avarice, l'Ambition, ces trois pestes de la Société Civile, ces trois Monstres qui ravagent le Genre Humain, ne se trouvent point en Utopie [...] Sous ce Gouvernement tout humain, le Prince n'emploie point le *Pouvoir Arbitraire* à commettre des exactions injustes, criantes sur des Sujets déjà épuisés, et à tirer copieusement de ses Peuples, de quoi fournir à son luxe et à ses plaisirs. Tous les biens étant communs en Utopie ; et le Prince n'ayant point d'autre autorité que celle de faire observer les Loix, ces heureux Insulaires sont à couvert de la *Tyrannie* et de l'*Oppression*⁵⁹.

Notre propos n'est pas d'étudier en détail cette critique politique, dont devrait tenir compte une étude fouillée de ces traductions. Remarquons seulement que la préface redouble l'effet déceptif, puisqu'il faut encore attendre plusieurs pages avant de lire ceci :

Pour parler à présent à découvert ; et pour desabuser quelque Lecteur qui pourroit avoir pris à la lettre, et dans le sérieux ce que je n'ai dit qu'en badinant, je déclare que l'*Utopie* n'est nullement dans l'Être des choses, et que ce meilleur des États n'a jamais subsisté que dans la belle et féconde imagination de nôtre Auteur⁶⁰.

⁵⁶ Préface à l'*Utopie*, p. IX.

⁵⁷ *Ibid.*, p. I.

⁵⁸ *Ibid.*, p. VII.

⁵⁹ Préface à l'*Utopie*, p. III et p. IV.

⁶⁰ *Ibid.*, p. XI.

C'est qu'entre l'exclamation « Quel dommage... » et ces lignes, Gueudeville a continué de s'approprier *malgré tout* la fiction de More, en faisant comme si elle n'était pas une fiction et comme s'il fallait prendre au pied de la lettre le récit de l'humaniste :

Hythlodée, s'étant trouvé à Anvers avec l'illustre *Morus*, lui fit une description exacte des Utopiens. Morus en fut charmé ; et il écouta si attentivement la Narration, que, quoiqu'elle fût assez ample, assez longue pour en faire un Livre, il n'en perdit pas un seul mot. Voilà, ce qui s'appelle un prodige de Mémoire !
Morus, s'imaginant, peut-être, que cette découverte du Monde Utopien pourroit être encore plus utile que celle du Monde Ameriquain, publia fidèlement, et mot pour mot le Récit d'*Hythlodée*⁶¹.

On retrouve dans le commentaire « Voilà, ce qui s'appelle un prodige de Mémoire » l'ironie habituelle à Gueudeville. Mais comme ce n'est pas le dernier mot, ce commentaire souligne la force de la narration morienne : le lecteur a beau savoir qu'il s'agit d'une fiction, il y croit tout de même.

Hommage est ainsi rendu à cette « Vraisemblance » que Gueudeville loue bientôt comme une grande qualité de l'*Utopie*⁶² ; l'adhésion pasticheuse au récit de Thomas More permet au préfacier de se donner lui-même pour exemple des pouvoirs illusoires de cette vraisemblance sur le lecteur :

Morus dans sa Fiction historique a pris une note tout opposée [aux mauvais poètes] : il a employé les circonstances les plus propres à persuader que son Ile étoit réelle, et il y a si bien réussi que ceux à qui l'Utopie est inconnue, pourroient s'y tromper assez pour la chercher bonnement dans la Carte⁶³.

L'expression de « Fiction historique » signale à notre avis un effort de définition générique qui érige le texte de Thomas More en archétype littéraire. De fait, le pastiche de l'humaniste anglais dans cette préface n'est pas un hommage gratuit. L'identification à l'œuvre dans les pages précédentes nous invite à composer nos propres écrits sur ce modèle ; Gueudeville imite Thomas More pour que ses lecteurs en fassent autant : « je souhaiterois qu'on le multipliât dans toutes les Langues, afin qu'il pût être connu de ce Genre Humain auquel il vouloit tant de bien⁶⁴ ». Cet appel à d'autres traductions ne fait qu'explicitier un souhait déjà exprimé de manière indirecte : l'*Utopie* de Thomas More devrait avoir à ses yeux un caractère séminal. Et si l'on se souvient que le *Télémaque* de Fénelon est une utopie dynamique, comme une commentatrice a proposé de l'appeler⁶⁵, et que Gueudeville le satirise précisément

⁶¹ *Ibid.*, p. IX.

⁶² *Ibid.*, p. XI.

⁶³ *Ibid.*, p. XI-XII.

⁶⁴ *Ibid.*, p. XV.

⁶⁵ Lyliane Mathieu-Kerns, « Le *Télémaque* : une utopie dynamique », *Nottingham French Studies*, 18/2, 1979, p. 26-38.

pour ses nombreuses invraisemblances, on comprendra que la présente préface fonctionne comme le pendant positif d'une poétique dont la *Critique* de Fénelon est le versant négatif. Publier l'*Utopie*, pour Gueudeville, c'est sans doute publier un anti-*Télémaque*.

Les considérations poétiques du préfacier portent aussi sur les sujets à traiter. Thomas More, dont la République est « la plus humaine » du monde, est alors donné pour modèle de l'auteur « Ami de l'Homme », parce qu'il s'exerce sur « la Matière [...] de l'Humanité⁶⁶ ». Le substantif *homme* et les mots de la même famille saturent d'ailleurs les préfaces de Gueudeville sur More et sur Érasme : ici se fait jour une nouvelle caractéristique de sa lecture des textes renaissants. Cet intérêt pour l'homme est d'abord entendu comme une philanthropie : « touché du malheur des Mortels », More « s'en fait comme l'Avocat, comme le Procureur, et souhaitant, en bon humain, de les rendre tous heureux, il en inventa le moïen⁶⁷ ». Mais cet intérêt se présente également comme une étude de moraliste. Ainsi, More « connoissoit trop l'Espèce Humaine⁶⁸ » pour croire que son utopie pourrait un jour se réaliser. De même, Érasme possède « au suprême degré les qualitez requises pour peindre au naturel cet animal defectueux, difforme, et tout contradictoire, qui s'apelle Homme⁶⁹ ». Son « grand endroit ; la Beauté, le brillant de son admirable Talent, c'est [...] d'avoir si bien connu les disparates et les travers de l'Esprit Humain⁷⁰ ».

Cette attention à l'homme va de pair avec une certaine hostilité envers les disciplines qui ne peignent pas l'être humain ou ne lui sont pas directement utiles : « Capable de penetrer et aprofondir tout », Érasme « ne crut point devoir s'attacher aux Sciences abstraites ». Et Gueudeville de citer ensuite « la Phisique, la Metaphisique, les Mathematiques, l'Astronomie, toutes ces hautes Speculations⁷¹ ». De fait :

Rien de plus grand que l'Homme, quand on le contemple, par raport à la Religion. Dieu après une Inaction Eternelle au dehors, voulant avoir un Ouvrage qui le conoisse, qui l'aime, qui l'adore, qui le glorifie, forme cette Machine Organisée, qu'on appelle l'Homme, et il en fait le Chef-d'Œuvre de sa Toute Puissance, et de sa Souveraine Bonté. Ces vastes et immenses Corps qui roulent sur nos Têtes, generalement tous les Etres de quelque nature qu'ils soient, l'Univers, en un mot tout cela est pour l'Homme⁷².

Par opposition aux sciences trop abstraites, l'étude morale satisfait un rationalisme dont toutes les préfaces de Gueudeville portent témoignage :

⁶⁶ Préface à l'*Utopie*, p. XII-XIII.

⁶⁷ *Ibid.*, p. XII.

⁶⁸ *Ibid.*, p. X.

⁶⁹ *Ibid.*, f. *6 v^o.

⁷⁰ Préface aux *Colloques*, t. I, f. **2 r^o.

⁷¹ *Ibid.*, f. **1 r^o-v^o.

⁷² *Ibid.*, f. **2 r^o-v^o.

Ce qui met encore dans un grand jour le prodigieux renversement de l'Homme, c'est le peu d'usage qu'il fait de sa RAISON [...] L'Homme a reçu en partage cette Lumière infaillible qu'on pourroit nommer une portion de l'INTELLIGENCE DIVINE ; et loin de s'en servir suivant sa destination, cette lueur lui sert ordinairement à voir tout de travers, et à se rendre malheureux⁷³.

Érasme ou Thomas More montrent précisément aux hommes combien ils oublient cette Raison et, ce faisant, leur apprennent à l'employer : par où leur discours de moralistes est une philanthropie.

Il est permis de penser que ce rationalisme parle plus du XVIII^e siècle commençant que de la Renaissance. Aussi les projections d'une époque sur l'autre sont-elles parfois évidentes. L'homme des pré-Lumières trouve dans le XVI^e siècle de quoi légitimer ses propres luttes : toujours à propos d'Érasme, Gueudeville écrit ainsi qu'il « fit la Guerre à la Superstition, au Libertinage, à l'Imposture, à l'Avarice, à l'Ignorance⁷⁴ ». Ces projections ne sont pas très originales en elles-mêmes, et l'on en retrouverait bien d'autres analogues dans le *Dictionnaire historique et critique* auquel Gueudeville emprunte si souvent son information. Érasme y est dépeint sous le jour le plus favorable, en un portrait où les lecteurs de Pierre Bayle reconnaîtront facilement ses propres principes et aversions : « Jamais homme n'a été plus éloigné que lui de l'humeur impétueuse de certains Théologiens qui approuvent les voies de fait, et qui se plaisent à corner la guerre. Pour lui il aimoit la paix, et il en connoissoit l'importance⁷⁵ ». La singularité de Gueudeville, c'est qu'il représente la Renaissance comme un discours sur l'homme et pour l'homme, c'est-à-dire comme un humanisme, quoique le mot n'existe pas encore en tant que tel. Cette représentation précise peut sembler assez moderne. Elle est absente de l'article « Érasme » rédigé par Bayle, lequel se contente de notations telles que celle-ci : il « étoit la douceur et la modestie même⁷⁶ ». Un demi-siècle plus tard, on ne la retrouve pas non plus dans les développements de l'*Encyclopédie* consacrés au Rotterdamois par le chevalier de Jaucourt, qui semble d'ailleurs avoir lu Bayle : « Il étoit tolérant, aimoit la paix, et en connoissoit tout le prix⁷⁷ ».

Qu'elle soit déterminée par les textes proprement dits ou qu'elle tienne aux projections du traducteur-préfateur, la lecture humaniste de Nicolas Gueudeville est elle-même liée à l'écriture imitative qu'on a tenté de mettre en évidence. Des expressions telles que « mon Auteur » ou « Nôtre Auteur » sont tout à fait ordinaires sous sa plume, mais il arrive qu'elles

⁷³ *Ibid.*, f. **4 r^o-v^o.

⁷⁴ *Ibid.*, f. **5 r^o.

⁷⁵ Bayle, *Dictionnaire historique et critique*, « Érasme ».

⁷⁶ *Ibid.*, Rem. M.

⁷⁷ Chevalier de Jaucourt, dans *Encyclopédie*, « Rotterdam », t. XIV (1765), p. 381a.

soient remotivées. Dans sa préface aux *Colloques*, « nôtre *Erasme*⁷⁸ » peut signaler un sentiment d'attachement à sa patrie d'adoption, qui est aussi celle du Rotterdamois. Mais c'est dans la préface de l'*Utopie* qu'on trouve les développements les plus intéressants sur ces possessifs. La phrase « ce Morus que tous les Hommes ont quelque droit d'appeler Nôtre⁷⁹ » nous semble particulièrement importante, car elle explicite les causes de l'identification au texte humaniste qui régit, chez Gueudeville, le recours au pastiche : le pastiche est chez lui le résultat conscient d'une certaine conception de l'humanisme, qui permet justement une telle identification ; il a pour fonction d'illustrer cette conception, et ne vaut pas seulement comme un hommage à tel auteur ou comme le corollaire nécessaire d'une poétique de la convenance.

Tout traducteur est naturellement contraint de pratiquer une forme d'écriture imitative. Gueudeville est par conséquent bien placé pour sentir ce qui, dans les œuvres d'un siècle différent du sien, est propre à être transposé : autrement dit, ce que ces œuvres ont d'universel. La définition moderne de l'humanisme s'est peut-être, sinon formée, du moins développée avec la conjonction de deux phénomènes : l'identification d'une époque aux combats d'une autre, mais aussi la pratique traductrice, propre à conscientiser cette identification, et à favoriser la perception d'un universalisme dans le discours des textes renaissants.

*

* *

Il faudrait déterminer dans quelle mesure les rééditions de l'*Éloge de la folie* ont contribué à répandre cette conception de l'humanisme comme universalisme. Elle porte évidemment la trace des Lumières naissantes, mais on ne la retrouve pas telle quelle chez les contemporains. Les différences avec Pierre Bayle sont frappantes à cet égard. Il faudrait absolument prolonger la comparaison de ces deux auteurs pour comprendre l'image que Gueudeville se fait de la Renaissance, mais aussi pour saisir sa place singulière dans le débat intellectuel de son temps. Il serait particulièrement intéressant de lire en parallèle ses *Dialogues des morts* et l'article « Agrippa » du *Dictionnaire historique et critique* : Gueudeville emprunte tellement à ce dictionnaire qu'on se demande d'abord ce qui reste de son cru ; mais il remanie en fait le portrait d'Agrippa pour en faire une figure de l'imposteur, ce qu'il n'est pas chez Bayle. Il faudrait d'abord expliquer comment cette dénonciation de l'imposture, qui consiste pour la personne à se créer un « Personnage⁸⁰ », s'articule avec une

⁷⁸ Préface aux *Colloques*, t. I, f. **5 v^o.

⁷⁹ Préface à l'*Utopie*, p. XV-XV.

⁸⁰ *Dialogues des morts*, p. 153.

réflexion sur la déclamation, comme genre quasiment théâtral et propre à satisfaire la vanité de son auteur⁸¹. Il faudrait ensuite considérer le dialogue entre Agrippa et Apulée d'après les variations apuléennes du *De incertitudine* sur le thème de l'âne⁸², rapprochement que suggère Gueudeville⁸³ : on pourrait démontrer qu'Apulée se trouve « agrippanisé » plus encore qu'Agrippa n'est « apuléisé », grâce à une mise en miroir de leurs œuvres respectives qui nous permet de découvrir chez l'humaniste une compréhension très fine de son modèle antique. Il faudrait enfin situer ce dialogue par rapport à celui qui le suit, entre Héliogabale et Diogène⁸⁴ ; on trouverait en effet des échos intéressants entre le féminisme du premier et le propos du *De nobilitate*, entre le cynisme du second et le ton du *De incertitudine*. Et l'on se rendrait ainsi compte que Gueudeville, particulièrement marqué par sa lecture de ce dernier ouvrage, l'a bel et bien pris pour ce qu'il était : une « *declamatio cynica*⁸⁵ ». Sa position marginale dans la République des Lettres de son temps était sûrement de nature à l'y rendre sensible. Mais ce serait l'objet d'un autre article : le nôtre s'arrête ici.

Bibliographie

(par ordre d'apparition)

Érasme, *L'Eloge de la folie, Composé en forme de declamation par Erasme de Rotterdam : Avec quelques Notes de Listrius, et les belles figures de Holbenius : le tout sur l'Original de l'Academie de Bâle. Pièce qui, representant au Naturel l'Homme tout défiguré par la Sotise, lui aprend agreablement à rentrer dans le bon Sens et dans la Raison : Traduite nouvellement en François par M^r. Gueudeville*, Leyde, Pierre Van der Aa, 1713.

Érasme, *L'Éloge de la folie, Composé en forme de Déclamation, par Érasme, et traduit par M^r. Gueudeville...*, Amsterdam, François L'Honoré, 1728.

Gueudeville, *Dialogues des morts, D'un Tour nouveau ; Pour l'Instruction des Vivans, Sur plusieurs matières Importantes*, La Haye, Johnson, 1709.

⁸¹ *Ibid.*, p. 169.

⁸² Agrippa, *De incertitudine* [...], épître dédicatoire à Agostino Fornari, f. A III r^o.

⁸³ *Ibid.*, p. 173.

⁸⁴ *Dialogues des morts*, p. 123-202.

⁸⁵ Agrippa, *De incertitudine* [...], épître dédicatoire à Agostino Fornari, f. A II v^o.

L'Utopie de Thomas Morus, Chancelier d'Angleterre ; Idée ingénieuse pour remédier au malheur des Hommes ; et pour leur procurer une félicité complète. Cet Ouvrage contient le plan d'une République dont les Lois, les Usages, et les Coutumes tendent uniquement à faire faire aux Sociétés Humaines le passage de la Vie dans toute la douceur imaginable. République qui deviendra infailliblement réelle, dès que les Mortels se conduiront par la Raison. Traduite nouvellement en François par M^r. Gueudeville, et ornée de très belles figures, La Haye, Van der Aa, 1715.

Les comédies de Plaute, Nouvellement traduites en Stile Libre, Naturel et Naif [...] par Mons^r Gueudeville, 10 volumes,

Les Colloques d'Erasmus, Ouvrage très intéressant, par la diversité des Sujets, par l'Enjoûment, et pour l'Utilité morale : Nouvelle traduction, par Mons^r Gueudeville, Avec des Notes, et des Figures très-ingénieuses, 6 volumes, Leyde, Van der Aa, 1720.

Henri Corneille Agrippa de Nettesheim, Sur la noblesse et excellence du Sexe Féminin, de sa Préeminence sur l'autre sexe, et du Sacrement du Mariage. Avec le Traitté sur l'incertitude, aussi bien que la vanité des Sciences et des Arts. Ouvrage joli et d'une lecture agréable, traduit par le celebre Sr. M. de Gueudeville, 2 tomes, Leyde, Theodore Haak, 1726.

Gulielmus Insulanus Menapius, Le febricitant philosophe : ou l'Eloge de la Fièvre-quarte ; où il est doctoralement prouvé Le Bonheur de l'avoir, les Avantages qui en resultent, et que ceux qui ne l'ont point encore ne la peuvent souhaiter avec trop d'ardeur. Traduit du Latin de Guillaume Menape, Savant Docteur en Medecine lorsqu'il vivoit ; par Mr. de Gueudeville. Ouvrage très-serieux-comique, A La Haye et à Francfort sur Meyn, Aux depens de la Compagnie, 1743.

L'Eloge de la folie, traduit du latin d'Erasmus par M. Gueudeville. Nouvelle Édition revûe et corrigée sur le Texte de l'Édition de Bâle, et ornée de nouvelles figures, avec des notes [Paris, Jean-Augustin Grangé, Jacques-François Mérigot, Charles II Robustel et Jean-Noël Le Loup], 1751.

L'Eloge de la folie, traduit du latin d'Erasmus par M. Gueudeville. Nouvelle Édition revûe et corrigée sur le Texte de l'Édition de Bâle, et ornée de nouvelles figures, avec des notes, 1757⁸⁶.

⁸⁶ Pour les autres éditions du XVIII^e siècle, voir l'ouvrage d'Aubrey Rosenberg cité à la note 3.